

Le néopaléolithique contemporain

ou

L'âge du plastique

Prenons un instant un point de vue individuel sur le monde et les sociétés, plutôt que sociologique, économique ou politique.

Les minéraux, individuellement, n'attendent rien du monde, bien sûr.

Les végétaux, individuellement, prennent la vie comme elle vient. Ils attendent le soleil, l'eau, les micro-organismes du sol, les saisons... avec l'espoir de survivre. Ils sont complètement fatalistes. Et pour cause. Ils subissent leur milieu. Pire, ils le constituent.

Les animaux, individuellement, voient le monde autrement. Pouvant se déplacer, ils mesurent le décalage entre leur sort actuel et leur sort possible ailleurs. Ils partent à la recherche de ce qui leur manque. Bien sûr les affaires ne vont pas toujours au mieux, et ils restent tributaires des conditions d'existence sur lesquelles ils n'ont pas prise. Les chevreuils par exemple ne mangent pas aussi bien en hiver qu'en été, contrairement aux oiseaux migrateurs (les migrants) qui n'hésitent pas à aller loin pour améliorer leur sort. Ils naviguent entre le fatal et le choisi.

Les humains au paléolithique voient encore, individuellement, les choses de cette manière. Ils ne se distinguent des animaux que par l'invention d'outils pour améliorer les performances du sujet chassant et cueillant. À ce stade de l'évolution, ils sont forcément égocentriques : les choses étant ce qu'elles sont et la vie étant perpétuellement mourante comme disait Marx, comment chacun peut-il s'en tirer le moins mal possible. Le monde, en l'occurrence le milieu, est leur fournisseur universel de biens (la bouffe...) et de services (la sieste sous les cocotiers...). Ils se disent, fatalistes, qu'*une autre vie est possible*. Le paradis? Ils s'adaptent à leur milieu.

Le néolithique naît d'un renversement copernicien : le possible change de côté, passe du sujet à l'objet. Les humains se mettent, individuellement, à explorer cette idée nouvelle du rapport entre le réel et le possible : au lieu de comparer des situations, ils entreprennent de modifier la situation où ils se trouvent. Ils se mettent à contester le travail de Dieu pendant sa semaine créatrice : tant qu'il y était, pourquoi n'a-t-il pas créé aussi le couteau suisse et le presse-purée? Ils passent au faire, à la poïesis. Ils défrichent, cultivent, construisent. Ils deviennent bâtisseurs de cathédrales, de centrales nucléaires. Le regard sur le milieu de vie nourricier change. À ce stade de l'évolution, ils deviennent écocentriques, constructeurs, architectes, aménageurs, créateurs... Ils se disent, sacrilèges, qu'*un autre monde est possible*. Ils adaptent leur milieu.

Au début du xx^e siècle, lorsque la société de production (les uns produisent, les autres consomment) s'est transformée peu à peu en société de consommation (tous consomment, plus ou moins, plus ou moins bien), les humains, individuellement, sont retournés peu à peu au paléolithique fataliste, chasseurs-cueilleurs dans les linéaires des grandes surfaces, et sont retournés à une vision du monde égocentrique. Dame! Dans ces temples de la marchandise, il faut bien mettre en examen son nombril pour savoir ce qui lui ferait plaisir! À ce stade de l'évolution de l'humanité, le monde est repassé du statut de milieu de vie au statut de fournisseur (de biens et de services). Le paradis, ici, maintenant. Les humains, individuellement, s'adaptent au milieu, que la collectivité adapte (sauvagement).

Des individus hyperpaléolithiques impuissants à intervenir sur leurs conditions d'existence dans une société hypernéolithique qui peut tout et chamboule tout! Et ils nagent heureux dans le fatal avec l'illusion de la liberté, ayant le choix entre de nombreuses solutions toutes équivalentes (le choix de la poudre à laver, de la chaîne télé, des destinations low cost des tours operators...). Et ils scient la branche sous leur cul, fatalistes.

Jean Passet-Desmayeurs, 2009